

Robert Giraud
Carrefour Buci



Extrait de la publication

à Robert Giraud et
à...

Le Dilettante

Robert Giraud

Carrefour Buci

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Henri Espinouze
ISBN 978-2-84263-554-1

Extrait de la publication

A PIERRE CHAUMEIL,
le bon compagnon de mes traversées nocturnes.

SUR un plan de Paris ce n'est qu'un point qui peut toutefois atteindre la grosseur d'une tête d'épingle quand l'agrandissement couvre une certaine surface. Seulement voilà, vingt ans de fréquentation quotidienne du terrain effacent à jamais cette notion de minuscule pour lui restituer ses véritables dimensions : celles d'une île au large de Saint-Germain-des-Prés. Attention, rien de désertique, rien de commun avec telle ou telle bande de sable chauffé à blanc par le soleil ou le rempart de falaises escarpées généralement dépeint, une île quoi, comme il en existe de nombreuses en Bretagne.

Je vois très bien : ILE DE BUCI, ou, pourquoi pas, BUCI tout court, imprimé en beaux caractères

du XVIII^e dans un cartouche couronnant une ancienne carte du site battu par les vagues des toits de la ville. L'imprécision voulue du relief permettrait d'imaginer des anses et des criques, des terre-pleins et des crevasses, des plages et des promontoires sertis de roches où il serait possible de poser pied sans encombre. La perspective approximative du relevé laisserait deviner de vieilles maisons devenues grises sous les embruns, des boutiques aux profondeurs de soutes ouvrant à même la chaussée, des fleurs sur le rebord des fenêtres et, dans les rues courtes et étroites, une agitation plus vive qu'à l'accoutumée aux heures apéritives, comme pour enjoliver le chromo naïf du bled idéal que chacun porte en soi, ferait souhaiter un rapide débarquement à n'importe quel flibustier pourchassé. C'est sans doute à la désertion de marins d'infortune que Buci doit une partie de son peuplement.

Certainement même si on en juge avec le recul nécessaire et la moindre connaissance des environs. Entre le fleuve, ses trains de péniches tirés par des remorqueurs et le boulevard dégoulinant de voitures, Buci s'étire dans un étai que nul

ne s'avise de desserrer. Buci est à l'aise à l'écart du monde et le montre bien sans toutefois avoir recours à une ostentation de mauvais aloi. C'est le propre d'une île après tout que de faire le gros dos pour manifester sa satisfaction ou, au contraire, pour résister aux méchants coups du sort. L'invasion moutonnaire des touristes et autres loquedus, régulièrement déposés aux jetées de l'Odéon et de Mabillon par ces barges vertes et pansues couramment appelées autobus ou le sous-marin métro, en est un qu'elle subit avec ce fatalisme inhérent aux populations soumises périodiquement à une catastrophe naturelle.

Balayant les hors-venus, la nuit redonne à Buci son vrai visage. Croisant, le jour, loin de leurs rives familières à la recherche de la combine en or, les indigènes guidés par les premières étoiles regagnent leur port d'attache. Après les péripéties des navigations hasardeuses, la grande famille issue des corsaires, momentanément dispersée, se reforme tout naturellement. A même le goudron les hommes et les femmes s'attendent. Au coin des rues ils se rejoignent, pareils à ces clébard

se flairant au pied des lampadaires pour se reconnaître, et qui, la formalité accomplie, se pointent à la queue leu leu vers la niche la plus proche. Les gars de Buci regagnent aussi les leurs qui, creusées à même les façades et sous le nom multiplié de bistrot, les hébergent soir après soir. Sur le damier géant de la marelle traçant leur route quelques pas suffisent pour sortir de l'enfer tout noir et se retrouver dans la case blanche figurant le paradis. Le rectangle de lumière, tapis d'apparat débordant le trottoir, devient un écran que leurs ombres chinoises traversent, inconsistantes, avant de reprendre un aspect humain dès la porte refermée. Décapés par le froid éclat du néon, ils ne sont plus, devant un décor de bouteilles interchangeable, que les santons vivants d'une crèche païenne répétant pour eux seuls la grande geste du quartier, celle qui ne s'écrit pas mais se récite selon la tradition, au fil des veillées toujours renouvelées.

Moi, mes veillées, je les passe chez Lothaire, enfin souvent, parce qu'il m'arrive aussi de m'afficher ailleurs et d'y prendre racine, pour un temps.

mais je lui reviens une fois l'infidélité assouvie. A part son blase fleurant le carolingien ben teint, qui peut faire rêvasser les férus d'his'oire au demeurant peu assidus de nos bibines, il n'a pourtant rien d'attirant ce pédé sans âge au visage gras et triste d'évêque papelard qui, mis sur la touche, aurait remplié dans le jaja, si ce n'est une curieuse manie. Souffrant de troubles cardiaques, qu'il dit, il vit les pieds dans l'eau sous prétexte que cette thérapeutique, recommandée par qui, je me demande, facilite la circulation. La gueule d'un mec égaré dans son estanco en découvrant une tête au ras du zinc, comme parée sur un plateau, un corps tassé derrière le rade, sur un tabouret, et deux panards bien blancs marinant dans l'eau d'une cuvette, on n'ose pas y penser. Ça ne risque pas d'arriver et c'est dommage pour la rigolade, car, à part les habitués, personne de convenable, ou paraissant tel, ne s'est encore fourvoyé dans ce tapis de cour des miracles où l'on reste entre soi.

A l'envers d'une vitrine coupée d'un voile sale, la coulée luisante du comptoir désigne les tables alignées entre une banquette de molesquine noire

et des chaises bon marché, devant des parois égayées de glaces piquées. Il faut contourner un poêle à charbon dont le tuyau, doublant le pilier central, monte droit à l'assaut du plafond pour accéder à l'allée séparant les deux files. Celle de droite débute par un guéridon flanqué d'un siège que j'occupe seul et que les autres m'ont concédé une fois pour toutes. Chez *Lothaire* n'est rien moins qu'un club privé kif-kif le Jockey ou le Rotary, toutes proportions gardées, mais avec un code de conduite dont les règles à peu près respectées évitent parfois des étincelles dans les rapports journaliers.

Délaissé par les groupes ne pouvant y caser tous leurs godets, le guéridon souvent orphelin m'attend. La porte à peine entrouverte, je le lorgne, avant d'affranchir la douane, comme on dit dans la maison : c'est-à-dire payer recta mon verre et obtenir en prime le droit de le transporter à ma place. Sous prétexte que les gentlemen anglais raquent d'abord leurs consommations et ne les écluent que plus tard, douillettement installés sur des sofas faisant la ronde face au feu de bois de leurs pubs, *Lothaire*, dès la prise de possession de

son débit, imposa cet usage qui lui offrait, avec la certitude de palper d'entrée, l'avantage de ne pas traîner ses pieds plats dans la sciure du carrelage.

Je t'ai raconté tout à l'heure que Lothaire, les arpions en éventail dans quelques centimètres de flotte, singeait les gars en vacances sous le soleil de son néon et, s'y croyant vraiment, refusait tout mouvement inutile, celui de se déplacer par exemple. Marrant pour un patron de troquet, tu penses ! et pourtant ! Boutanches chargées devant, derrière, à gauche, à droite, par terre, sur les côtés, il pouvait tenir le choc et la distance. Surveillant le niveau de sa plonge qu'un robinet incontinent risquait de faire déborder, il y trempait ses verres qu'il rinçait et remplissait à la demande, sans effort apparent. Curieux d'ailleurs, ces canons en batterie, qu'il bichonnait à l'occasion d'un chiffon distraît. Imagine des demi-globes massifs, au verre aussi épais qu'un fond de cendrier de cristal et possédant comme lui ce redoutable pouvoir grossissant donnant l'impression d'avoir une confortable ration de mazout alors qu'en réalité la mesure n'y était pas. On s'en était rendu compte un soir où un

gus, ne voulant pas perdre les dernières gouttes de sa boisson, y avait plongé un doigt pour l'épurer d'un débris de bouchon pas encore avalé.

« Merde ! avait remarqué son pote, observant l'opération, qu'est-ce que t'as un pouce mastard !

— Ça va pas, l'autre répliquait, en fourrant sa prise collée à l'ongle sous le nez du collègue, t'es encore bourré ? regarde...

— J'en reviens pas, avait reconnu le compagnon qui, pas plus mûr que de coutume, tout en constatant la taille de nouveau normale de l'extrémité du voisin avait introduit son pouce dans le glass vide. Tiens, zyeute un peu ? »

Scié, il était cézigo, les calots en boules de loto bloqués sur un pouce de fête foraine, monstrueux, idem à ceux qu'on montrait, avant, conservés dans les bocaux du musée Dupuytren.

Comme chaque fois, pendant un échange de paroles un ton au-dessus, les parlotes s'étaient tues. Tous écoutaient. Ceux du rade, témoins privilégiés qui, le pouce tourné vers le creux du verre, juste dans l'alignement du pied, n'imitaient pas le geste auguste de César, mais s'amusaient à le répéter, tôt suivis par les assis en queue de peloton.

« C'est pas des verres, mais des loupes, lança quelqu'un pour souligner une évidence que personne ne contestait.

— Tu parles de loupes ! des verres voleurs, oui, voilà ce que c'est ses ballons ! Des gros culs à faire marron les connards que nous sommes », avait tranché le râleur de service en claquant la lourde.

Les regards s'étaient fixés sur Lothaire qui, le visage aussi lisse que celui de n'importe quel bouddha en toc vendu dans les stands du marché aux puces, laissait pisser ; il en avait vu d'autres. Ce fut pourtant lui qui rompit le silence de sa voix trop neutre pour seulement l'égratigner les jours ordinaires, mais qui après cette entorse prenait une étrange résonance.

« Alors, oui ou non, j'les recharge les hémisphères ? »

Pour cet esthète averti — la rumeur rapportait qu'il avait été maître d'hôtel dans des demeures réputées bourgeoises, où l'arnaque se pratiquait en douce et à tous les échelons — pas question de verres voleurs ou autres appellations à la gomme, ses godets étaient des hémisphères. Le mot, une de

ses trouvailles, lui plaisait, il le dégustait en le prononçant : « Un hémisphère pour m'sieur Tutur ? » Ses lèvres s'arrondissaient, ses joues se creusaient, à croire qu'il suçait une praline, et de peur d'interrompre cet instant de bonheur, sans attendre la réponse, enchaînait : « Un hémisphère Nord... ou Sud, peut-être... pour changer ? » Suprême élégance, le nord désignait le rouquinos et le sud bien évidemment le blanc. Ici, tout le monde marchait au gros sans fard, un treize degrés, pesant son poids quand il tombait dans l'estomac. En entracte, un blanc parfois coupait la série, mais c'était l'exception, et puis le propos n'est pas là.

« J'les recharge les hémisphères ? » avait répété Lothaire.

Sans rancune, la clientèle aisée et celle moins moussue grattaient leurs poches à la pêche de la mornifle indispensable pour faire rhabiller les gamins. Les pièces déposées devant soi étaient immédiatement griffées et engrangées par le taulier qui, en échange, basculait sa rouillarde avec cette retenue toute professionnelle du poignet garantissant à chaque fois un faux-col de fort bonne tenue. Pas de truandage dans cette manière d'opérer, tu

parles, seulement la manifestation d'une prudence élémentaire permettant de prévenir un accident. Chacun comprend aisément qu'un buveur affligé de tremblote a toutes les chances, en s'emparant d'un verre rempli à ras bord, d'en laisser une partie de son contenu sur le zinc, ce qui fait négligé et occasionne un surcroît de nettoyage : deux choses qu'un bistrot, même tocard, n'aime pas.

Avec les copains, j'avais tendu mon baquet comme je le tends ce soir, l'avatar des verres voleurs digéré. Des doigts serrés rapidos, quelques banalités échangées et je me dirige vers mon poste où j'arrive sans encombre, c'est-à-dire sans parsemer ma route de repères vineux, style Petit Poucet ringard. Protégé par le poêle des titubantes allées et venues, fréquentes par traversées agitées, posé impec sur une espèce de fauteuil en rotin qui dut faire sa nouveauté dans un bar rupin il y a un bout, mon glass à portée de la main, je laisse venir, peinard.

C'est pas la presse. La nuit trop jeune encore n'a pas fait le plein de ses passagers. Répandus sur les banquettes, la tête blottie dans leurs avant-bras croisés sur la table, quelques pionnards se

tapent un acompte de sommeil avant d'aller se pieuter honnêtement dans leurs bois. Côté comptoir, c'est différent. Aux ronces habituelles, toujours en quête d'un mécène au coup d'arrosoir généreux, se mêle la piétaille ordinaire des exploitants du quartier et des retraités de l'aventure qui ont pris ici leurs invalides. Pas de premiers rôles, mais des magouilleurs de base, sachant que la vie est une expédition particulièrement tordue. Quand ils baissent les bras, le corps et l'esprit meurtris, les cicatrices visibles ou pas, semées sur leur basane de paumards, sont pour eux autant de balises éteintes jalonnant leurs parcours. Si l'une s'allume sous l'impact d'un mot, ils se souviennent : « J'peux t'raconter... ils disent tous, tu verras, ma vie c'est un roman... » Pas la peine, on connaît la rengaine et ceux qui la poussent...

Légalement détaché des radiers qui, après lui, se suivent au zinc comme les perles d'un même collier, il y a Jean, p'tit Jean ou l'artiste, selon l'humeur et aussi l'estime que chacun lui accorde. Etranger à la tribu, seule sa qualité d'artiste — désignation assez fourre-tout pour contenter tout

le monde — a permis une adoption des plus nuancées. Le fait qu'il ne boive que de l'eau n'est pas pour rien dans l'affaire, car il ne boit que de l'eau, Jean, et ne mange pas de viande non plus. La viande, les gars s'en foutent, mais la flotte, c'est difficilement concevable et, pourtant, le siphon qu'il actionne pour redonner du nerf au sirop de parapluie qui croupit dans son ballon ne peut faire douter de ses goûts. Oui, il y a vraiment de drôles de zèbres, pensent en chœur les abonnés du pive national au gracieux ballet des bulles auquel ils assistent tous les soirs.

Fantaisiste dans le choix de sa boisson, Jean l'est aussi dans celui de ses vêtements. Accoutré d'une sorte de blouse russe et d'un pantalon serré aux chevilles, l'ensemble taillé et cousu dans des frusques jetées ou des tissus récupérés, les pieds nus sur des semelles de bois pourvues de lanières, il ressemble à un personnage échappé de la *Vie de bohème*. Murger, il connaît pas, Jean ; et s'il se sape à la mords-moi-la, c'est qu'il y a une raison. Différent de la meute, on le remarque, ce qui est indispensable dans son boulot où la moindre excentricité est souvent l'un des gages du succès.

Jean est dessinateur-visagiste, oui, oui, il y tient, et officie en plein air, à la sauvette quoi, aux abords des cafés, de leurs terrasses plutôt, ces merveilleuses expositions de poires toujours prêtes à être cueillies.

Faut piger : qui dit terrasse pense soleil, d'où bonne humeur, détente avec ses petits camarades de turbin en cours d'après-midi, délices de s'envoyer son apéro pépère avant de rentrer chez sa bergère ou au contraire d'user ses heures à se goberger et le toutime. La terrasse, c'est en somme un lieu où la sensation de profiter au mieux de son indépendance endort la méfiance et prépare le premier venu à se faire couillonner. Le manège des arnaqueurs, qui, semblables à un vol d'abeilles butinant un bouquet, bourdonnent autour des attablés, en dit long sur la rentabilité de ces mines bâillant sous le ciel changeant de Paris.

Sur le terrain, Jean ne s'égarait pas en démarches illusoire. Son flair le guidait vers des proies qui, pour un nombre de raisons, toutes aussi valables, acceptaient de prendre la pose : la gisquette dont le roucouleur ne pouvait faire autrement que de se payer le portrait, le provincial entre deux trains,

collectionneur de bricoles témoins de son équipée, pareil pour le touriste lui aussi preneur et le militaire voulant immortaliser une perne autrement que par une beurrée. Il en était de même pour le rouleur de mécaniques, ne reculant devant rien, afin de consolider sa prestance, et pour les bonnes pommes sans idées préconçues qui suivaient le mouvement.

Jean crayonnait à petits traits laborieux de vieil élève attardé aux cours du soir. Peut-être pas tellement racé, le dessin au finish, mais joli, de ce tape-à-l'œil putassier qu'ont les navets accrochés dans les grands magasins. Ce qui parlait évidemment mieux aux gogos qu'un collage cubiste du père Braque ou autres fantaisies de rapin. Quelques taches de couleurs bien réparties accentuaient la richesse du chef-d'œuvre qu'il signait très lisiblement Casério. Un nom bizarre, mais qui en 1894 avait fait les choux gras des journaux, rubrique des faits divers, et depuis sommeillait imprécis dans toutes les mémoires.

La boutiquière à l'engrais, durant la semaine tapie derrière la caisse de sa crèmerie à qui il présentait son crobard, flattée d'avoir retenu l'atten-

tion d'un artiste, s'exclamait, minaudoit, guettant la réaction de son dompteur, absorbé à détailler la signature comme tout bon mercanti soucieux de ses intérêts doit le faire. Ce patronyme à consonance d'outre-frontières, ça lui disait quelque chose, mais quoi ? Sa machinerie à explorer les méninges embrayait pour tenter d'en extirper un indice quelconque, sans grand succès. Au pif, il prenait le vent :

« Z'êtes pas d'ici, vous... Italien, sans doute ?

— D'origine oui, mais je suis né en France. »

Il agitaît la tête, le Bof, de haut en bas, perplexe. Son front se plissait, signe manifeste d'une profonde intensité de pensée l'entraînant à l'exercice truqué des approximations. Un étranger nommé Caserio, et peintre par-dessus le marché... comme Utrillo ou Modigliani. A ce rapprochement la lumière jaillissait. Il avait lu dans les gazettes comment, crevant de faim, ces deux-là étaient réduits à échanger leurs peintures aux bougnats pour briffer un brin ou assécher un litre. Maintenant ça valait des fortunes, leurs trucs, et ce Caserio planté près de lui... tout se brouillait, mais basta, on ne sait jamais, faut savoir risquer ; il

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 SEPTEMBRE 1993 PAR
PLEIN CHANT, IMPRIMEUR A BASSAC (CHARENTE).

DEUXIÈME TIRAGE

DÉPÔT LÉGAL : 3^e TRIMESTRE 1993.

Extrait de la publication